

## La philosophie politique et les sciences politiques\*

---

par Ovidiu TRASNEA

Professeur à l'Université de Bucarest, Roumanie.

★

1. Ces dernières décennies, la philosophie politique a été l'objet d'attitudes contradictoires. Sous l'influence des différentes variantes du néopositivisme, le développement des sciences politiques a été accompagné par une contestation, souvent sévère, de la philosophie politique (1). Souvent même, grâce à l'identification forcée de la théorie politique avec la philosophie politique, la contestation nihiliste du scientisme positiviste s'est étendue à la théorie politique en général. L'histoire, « brève et triomphale », de la sociologie politique a été à son tour interprétée comme « un triomphe sur la philosophie politique » (2).

D'autre part, la science politique elle-même est devenue le terrain d'un conflit aigu, selon Stanley Hoffmann (3), entre les « scientistes » et les « philosophes », phénomène caractéristique pour la politologie occidentale et pour, surtout, l'américaine. Au pôle opposé, en réaction contre le scientisme agressif qui sous-estime avec ostentation la pensée politique du passé, on a constitué une réflexion qui veut réduire la science politique à la philosophie politique du type traditionnel (E. Voegelin, W. Hennis, Léo Strauss, M. Cowling, A. Brecht, etc). Les ouvrages de Voegelin et Hennis, par exemple, affirment, dès le titre, leurs intentions « réformatrices » (4).

---

\* Communication faite au IV<sup>e</sup> Congrès mondial de Logique, épistémologie et philosophie des sciences (Bucarest, septembre 1971).

(1) Richard WOLLHEIM note, par exemple, que si en Angleterre la philosophie politique est en voie de disparition, cela est dû au rôle prépondérant de la philosophie analytique à l'intérieur de la philosophie anglaise (*Philosophie analytique et pensée politique*, in *Revue Française de Science Politique*, XI, 1961, 2, p. 295).

(2) Cf Jacques MOREAU, Georges DUPUIS, Jacques GEORGEL, *Éléments de sociologie politique*, Paris, Cujas, 1966, pp. 33-34.

(3) Stanley HOFFMANN, *Tendances de la science politique aux États-Unis*, in *Revue Française de Science Politique*, VII, 1957, 4, pp. 913-932.

(4) Eric VOGELIN, *The new science of politics, an introduction*, Chicago, 1952 ; W. HENNIS, *Politik und praktische Philosophie, eine Studie zur Rekonstruktion der politischen Wissenschaft*, Neuwied am Rhein, 1963.

Ainsi quelques-uns, partant de la négation justifiée d'un *certain type* de philosophie politique, en sont arrivés à contester *toute* philosophie (politique), cependant que d'autres préconisaient une « restauration » de l'ancienne philosophie politique comme substitut de la science politique. Si pour les uns, la philosophie politique ne peut plus avoir sa place parmi les autres sciences (son domaine est entièrement exproprié par la ou les sciences politiques et sa modalité est tout à fait caduque), pour d'autres, la science politique, comme discipline théorique-explicative se réduirait à la philosophie politique ou se confondrait même avec elle.

2. Ces deux attitudes extrêmes, évidemment non-fondées, jointes à l'absence de rigueur terminologique qu'on rencontre dans certains ouvrages, sont facilitées, sinon alimentées, par les incertitudes existantes encore quant au statut spécifique de la philosophie et des sciences, ainsi que par une vision vague de l'histoire de la philosophie et des sciences.

Ce qu'on a appelé traditionnellement science politique s'est développée dans le cadre de la philosophie, en même temps qu'apparaissaient les grands systèmes philosophiques du monde esclavagiste. Elle n'a pris qu'ultérieurement le nom de philosophie politique. La plupart des œuvres classiques de la pensée politique se caractérise par le mélange, à des degrés variables, de l'étude des phénomènes politiques par les méthodes des sciences contemporaines avec les procédés spéculatifs, aprioristes, propres à la philosophie de ce temps. La philosophie politique — constituée comme domaine spécial d'une philosophie considérée « la science des sciences » pratiquait donc ainsi la méthode commune aux autres branches de la philosophie : la philosophie de la nature, la philosophie de l'histoire, la philosophie du droit (avec laquelle elle a des contingences et des interpénétrations qui vont jusqu'à la confusion), etc. Ainsi que F. Engels le soulignait déjà : « Ici encore la philosophie du droit, de l'histoire, de la religion, etc., a signifié le remplacement de la connexion réelle qui devait être mise en évidence par des événements, par une autre, forgée par la raison du philosophe, pour concevoir l'histoire dans son ensemble, ainsi que ses diverses parties, comme une réalisation graduelle de quelques idées... » (5). Ainsi, la philosophie politique se présentait comme une entreprise par excellence spéculative, aprioriste, animée par des velléités autoritaristes, autonomistes-absolutistes envers toute autre entreprise théorique, une sorte d'« ivresse spéculative », selon Marx.

La liaison entre la science politique traditionnelle et cette philosophie politique a longtemps été si étroite qu'on ne les distinguait guère. Néanmoins, tout au long de l'histoire de la pensée politique systématique, on

(5) K. MARX, F. ENGELS, *Opere*, vol. 21. Bucuresti, Editura Politica, 1965, p. 294.

peut déchiffrer une tendance progressive à voir se séparer l'étude des phénomènes politiques de la philosophie. Séparation, qui ne doit certainement pas être prise dans le sens de rupture, mais de délimitation ; car en opposition avec les postulats du positivisme, nous considérons que grâce à leur élément commun (les deux étant des structures théoriques de l'esprit humain) et grâce à leurs fonctions sociales et noétiques différentes, la philosophie et la science ne peuvent et ne doivent pas être séparées l'une de l'autre, leur interaction et leur collaboration étant, pour chacune d'elles, nécessaires. Pour nous, délimitation signifie qu'à mesure que s'accroît le développement de la société et de la connaissance, l'étude scientifique tend à se détacher des procédés de la connaissance philosophique, en adoptant ceux qui sont propres à la nature, à la finalité et au rôle spécifiques de la science.

Dans ce processus, le marxisme a apporté une contribution essentielle. Premièrement parce qu'il a réalisé une philosophie *scientifique* qui, partant des résultats des sciences, confirme ses synthèses totalisatrices par la science, dans la mesure, bien sûr, où il peut le faire pour toutes les étapes du développement de la connaissance. Deuxièmement, parce qu'il a orienté l'étude des phénomènes sociaux, y compris les phénomènes politiques, vers un esprit scientifique (6) authentique ; approche qui n'est pas valable seulement sur le plan des exigences logico-méthodologiques et programmatiques (comme c'est le cas pour Saint-Simon et Comte), mais encore sur le plan des réalisations immédiates. « Là où la spéculation cesse, c'est-à-dire devant la vie réelle, commence donc la vraie science positive, la présentation de l'activité pratique, du processus pratique du développement des hommes » (7), soulignent Marx et Engels dans « *L'idéologie allemande* ». La nécessité fondamentale du retour à la réalité, aux faits eux-mêmes, devient l'impératif de la recherche scientifique, tant pour les phénomènes naturels que pour les phénomènes sociaux : dans chaque domaine scientifique de la nature ou de l'histoire, on doit avoir comme point de départ les faits donnés (8). La critique marxiste de la philosophie sociale, de l'ancienne philosophie de l'histoire, devient ainsi implicitement une critique de l'ancienne philosophie politique.

3. Le développement de l'étude systématique du politique (9) est marqué en même temps par la tendance — qui s'est manifestée surtout

(6) Cf Maurice DUVERGER, *Méthodes de la science politique*, Paris, PUF, 1959, p. 42.

(7) K. MARX, F. ENGELS, *Opere*, vol. 13, Bucuresti, Edit. Politica, 1962, p. 27.

(8) K. MARX, F. ENGELS, *Opere*, vol. 20, Bucuresti, Edit. Politica, 1964, p. 35.

(9) L'observation de ce processus et la mise en relief du sens et de ses tendances essentielles fait l'objet de la première partie de notre livre : *Science politique, Etude*

au cours du dernier siècle et qui s'est accélérée ces dernières décennies — à une différenciation de la recherche : de la science politique traditionnelle (La politique originelle) qui couvrait, d'une manière syncrétique, toute l'aire du social, et quelque fois même la perspective des structures et des mécanismes de la direction politique de la société, au paysage actuel, particulièrement varié, si mobile et mal défini qu'il soit pour l'instant, paysage que dessinent les disciplines spéciales qui étudient sous différents angles, partiellement ou globalement, le phénomène politique. En même temps on a constitué (comme expression des tendances corrélatives d'*intégration*) des disciplines ayant un caractère d'intégration lesquelles, étudiant le système politique de la société, incorporent et synthétisent les résultats d'autres disciplines, en essayant de donner une explication exhaustive du politique et en élaborant des normes pour améliorer les processus de direction politique des sociétés.

Le résultat est la constitution au stade actuel, d'un *système des sciences politiques* (10). Nous entendons par sciences politiques, ces disciplines qui, animées par une vision globale ou partielle — pourvues d'une finalité théorique ou opérationnelle-applicative —, abordant le sujet par des méthodes structurales ou historiques, se consacrent à l'étude de la vie politique. Quoique les perspectives de ces disciplines soient de nature différente, tant sous le rapport de leur structure ou de leur aire que de leurs fonctions spécifiques, nous utilisons le terme de « système des sciences politiques » pour suggérer la communauté relative de leur objet (le politique sous ses divers aspects et hypostases), comme leur relative unité fonctionnelle (l'explication du politique et l'orientation de l'action politique), pour suggérer encore les interactions qui se produisent entre elles et qui, à mesure que les tendances à la différenciation et à l'intégration se développent, processus spécifique à la science contemporaine, deviennent plus amples et plus complexes, en faisant apparaître des formes nouvelles de coopération interdisciplinaire et de recherche multidisciplinaire. Nous considérons que pareille vision systématique des sciences politiques facilite une compréhension plus adéquate, essentiellement dialectique, de leurs rapports réciproques et des frontières qui les séparent. Nous distinguons ainsi : les sciences politiques théoriques (la science politique fondamentale ou politologie et les sciences politiques spéciales), les sciences politiques appliquées ou praxiologiques (qui se subdivisent en praxiologie

---

*historique-épistémologique*, Bucaresti, edit. Politica, 1970, qui fait l'esquisse d'une histoire (pp. 15-206) de la science politique, depuis l'époque de sa genèse jusqu'à la dernière guerre mondiale.

(10) L'argumentation et l'explication détaillée de cette idée peut être trouvée dans notre étude : *Le Système des sciences politiques* in *Revue de Philosophie*, Bucarest, XVII, 1970, 6, pp. 607-620.

politique générale ou science de la direction politique et sciences appliquées spéciales, *policy sciences*) et les sciences frontière (la sociologie politique, l'anthropologie politique, les sciences du droit constitutionnel, administratif et international, la psychologie politique, la géographie politique, l'histoire politique), qui réalisent la jonction du système avec d'autres sciences et qui s'occupent aussi du phénomène politique mais vu sous un angle spécifique, extra-politologique.

Le développement des sciences politiques a eu pour résultat que beaucoup de problèmes qui, autrefois, relevaient de la philosophie politique, sont aujourd'hui susceptibles d'un traitement scientifique. Il nous paraît néanmoins impossible de parler d'une « expropriation » intégrale de la philosophie politique et de sa problématique, qui la rendrait inutile.

D'autre part, la philosophie politique ne peut pas être frustrée (au point d'être « liquidée ») de la possibilité d'aborder les problèmes de la science politique, parce que sa mission spécifique porte, non pas exactement ou surtout, sur l'objet de la réflexion, mais bien plutôt sur la modalité théorique qui lui est propre et qui se différencie de l'approche particulière à la science politique. Autrement dit, ce qu'il y a de vraiment spécifique pour la philosophie politique tient à la nature même de sa propre démarche.

Voilà pourquoi, selon nous, l'existence d'une science politique reconstituée au niveau des sciences contemporaines, l'élaboration du système des sciences politiques, non seulement n'abolissent pas toute raison d'être de la philosophie politique, mais au contraire la placent (et la philosophie en général avec elle) devant de nouvelles exigences.

Il est utile peut-être de préciser que, selon la manière même dont évolue le concept de science en fonction des exigences de la pratique sociale et du niveau de développement de la connaissance dans son ensemble, on enregistre invariablement une évolution semée de mutations dans la conception même de la philosophie. C'est la raison pour laquelle on ne peut pas être d'accord pour passer de la critique d'un type de philosophie (telle l'ancienne philosophie politique) à la contestation de toute philosophie (y compris la philosophie politique). De même que tout aussi injustifiables nous paraissent et les prétentions de « restaurer » l'ancien type de philosophie politique et celles de le substituer à la science politique. Une telle position nous rappelle les mots d'Engels appréciant tout essai de faire renaître l'ancienne « philosophie de la nature » : cela signifierait non seulement une chose superflue, mais aussi une régression.

4. Il est vrai que dans la littérature contemporaine, on attribue au terme philosophie politique des significations variées, voire même divergentes. Souvent par philosophie politique on comprend, au sens traditionnel imposé par quelques-unes des œuvres classiques de la pensée politique, une discipline philosophique qui décrit, en l'étayant par une forme cohérente, l'état optimal idéal et l'organisation parfaite de la société. Parfois, elle est confondue avec la philosophie de l'histoire ou la philosophie du droit (11). Ou bien elle est considérée comme une méditation, en fonction d'une philosophie systématique, sur une catégorie particulière de phénomènes (notamment les phénomènes de domination et de soumission, selon Paul Bastid, par exemple).

Sous l'inspiration du positivisme, la théorie politique générale a été reçue comme une philosophie politique, et l'on a établi le plus souvent une opposition nette entre la philosophie politique et la science politique, cette dernière étant considérée comme exclusivement empirique. Pareille conception apparaît même dans la solution de C.J. Friedrich, qui, tout en soulignant la nécessité de la théorie pour la science politique, la conçoit comme une théorie philosophique, en tirant la conclusion qu'il y a nécessairement complémentarité entre la science politique empirique et la philosophie politique (12).

Enfin, à la lumière des plus récentes tendances de la philosophie contemporaine, on répudie non pas seulement les modalités, mais aussi la problématique de la philosophie politique, celle-ci étant considérée comme une méthodologie de la science politique, une réflexion sur le langage, sur les limites et les buts de cette science, comme logique et épistémologie des sciences politiques, comme une conscience en soi, métathéorique de cette science, ou autrement dit, comme une métapolitique.

Ainsi, Ayer, dans sa préface à l'ouvrage de T.D. Weldon, souligne l'acception donnée par l'auteur à la philosophie politique, comme étant conforme à l'esprit de sa propre conception : la philosophie politique ne réside pas dans « la défense ou la lutte de chaque système particulier », mais dans « l'exposition logique des assertions qui existent dans le discours sur la politique », et surtout « dans la connaissance du groupe de problèmes qui doivent être posés et des méthodes les plus adéquates

---

(11) Etant donné qu'en dehors des interférences réelles, quelques confusions se maintiennent, Paul Bastid a précisé, avant de montrer *ce qu'est* la philosophie politique, *ce qu'elle n'est pas*, en la distinguant de la philosophie de l'histoire, de la philosophie morale et de la philosophie du droit (Paul BASTID, « L'idée de philosophie politique » in *L'idée de philosophie politique*, Paris, PUF, 1965, pp. 3-20).

(12) Cf Carl J. FRIEDRICH, *Man and his government ; an empirical theory of politics*, New York, McGraw-Hill, 1963, p. 13.

qui doivent être suivies pour trouver une réponse à ces problèmes (13). Renato Treves considère à son tour que la philosophie politique doit être considérée « comme une méthodologie de la science politique, comme une réflexion sur le langage, sur les limites et les buts de cette science » (14). Et Vernon Van Dyke définit la philosophie politique comme étant l'analyse logique de la pensée sur la politique exprimée (explicitement et implicitement) tant par les acteurs (agents) politiques que par les commentateurs du processus politique (15). Il ajoute que, dans ce sens, elle est appelée (par A. Brecht, A.R.M. Murray et d'autres encore), théorie politique.

Ayant ainsi passé en revue, successivement, les différents points de vue de la théorie moderne, on peut conclure à l'existence d'une certaine tendance à aborder unilatéralement la philosophie politique en fonction de la philosophie elle-même. Voilà pourquoi le premier pas dans l'éclaircissement de la vocation actuelle de la philosophie politique doit être, croyons-nous, de préciser la conception que l'on a de la philosophie.

5. La philosophie représente une modalité spécifique de l'esprit humain, de la conscience sociale, qui, loin d'être seulement « une sagesse » (selon J. Piaget), se meut sur deux coordonnées essentielles. Comme structure théorique (mode de connaissance), elle tend à construire une image globale, une représentation du monde dans la perspective de sa totalité ; sous cet aspect elle apparaît comme une réalisation théorique *médiate* par excellence, premièrement des faits scientifiquement établis et des généralisations des sciences. La philosophie étant en même temps une conception générale systématique du monde et de la vie, puissamment ancrée dans l'action et dans l'expérience vécue, elle implique une attitude devant l'univers (naturel et social) et surtout devant la vie, ayant comme trait spécifique, la dimension axiologique. Elle introduit des éclaircissements dans l'ordre des valeurs et des sens, en proposant des hiérarchies de valeurs et de sens dans la conscience et la pratique humaine. La vocation propre de la philosophie est de préciser la position et la condition humaine dans l'existence.

Ayant comme point d'appui deux piliers : la connaissance discursive d'une part, l'action humaine et l'expérience vécue d'autre part, la démarche philosophique représente un stade de réflexion au niveau duquel

---

(13) A.J. AYER, Editorial foreword to T.D. WELDON, *The Vocabulary of Politics*, Middlesex, Pelican Books, 1955.

(14) Renato TREVES, « La notion de philosophie politique dans la pensée italienne », in *L'idée de philosophie politique*, p. 108.

(15) Vernon VAN DYKE, *Political science, a philosophical analysis*, London, 1960, p. 95.



une vaste synthèse explicative se conjugue avec une réaction humaine (sociale et individuelle) par rapport au monde, et où la hiérarchisation des valeurs existantes se mêle à la promotion de nouvelles valeurs.

Voilà pourquoi la philosophie est *non seulement* une forme de connaissance, *mais encore* une forme suprême de la conscience en soi de l'homme. Elle offre une conception de vie, un idéal d'action, expression d'une attitude humaine, conditionnée par la pratique du point de vue historique et social. Chaque conception philosophique se constitue comme une synthèse sui-generis des moments individuels, classistes, nationaux, et généralement humains.

En soumettant la connaissance à un examen critique, la philosophie représente dans son essence même, une activité cognitive ayant un caractère aigu, axiologique, parce qu'elle suit et réalise (bien sûr à des degrés différents), *une coordination et une généralisation des données des sciences* et, en même temps *la coordination de toutes les valeurs* qui orientent la vie de l'homme. C'est dans ce sens que Marx appelait la philosophie « la quintessence spirituelle d'une époque ».

6. Vus sous cet angle, la vocation et les buts de la philosophie politique ne sont que *la manière philosophique d'aborder le politique et de la connaître*. Pour rester elle-même, comme le soulignait Raymond Polin, la philosophie politique « doit revendiquer pour elle dans le domaine politique toutes les fonctions de la philosophie » (16).

Comme branche de la philosophie, comme « philosophie régionale » (17), « maillon de la chaîne », selon C.J. Friedrich (18), entre la philosophie et la science politique, la philosophie politique entame les problèmes du politique vus de cette perspective philosophique et avec les procédés propres à la philosophie. En ce sens, S. Wolin a raison quand il affirme que « la différence fondamentale entre la philosophie et la philosophie politique réside plutôt dans la spécialisation que dans les méthodes » (19).

Elle a donc une double nature : épistémologique et attitudinale, cognitive et valorisatrice. Et cette double nature se manifeste sur un double plan,

(16) Raymond POLIN, « Définition et défense de la philosophie politique », in *L'idée de philosophie politique...*, p. 33.

(17) Cf Alexander SCHWAN, « Die Staatsphilosophie im Verhältnis zur Politik als Wissenschaft », in Dieter OBERNDÖRFER (herausgegeben), *Wissenschaftliche Politik, Eine Einführung in Grundfragen ihrer Tradition und Theorie*. Freiburg in Breisgau, Rombach, 1952, pp. 165-166. Mais pour Schwan comme pour d'autres auteurs ouest-allemands, la philosophie politique représente une partie intégrante de ce « *mixtum compositum* » qui est la « *Wissenschaft von der Politik* ».

(18) Cf C.J. FRIEDRICH, « Political Philosophy and the Science of Politics », in R. YOUNG (édit.), *Approaches to the Study of Politics*, Evanston (Illinois), Northwestern University Press, 1962, p. 173.

(19) S. WOLIN, *Politics and Vision, Continuity and Innovation in Western Political Thought*, London, 1961, p. 2.



tant par rapport à l'action politique que par rapport à la connaissance spécifique de celle-ci.

Dans cette optique, la philosophie politique ne peut plus être comprise ni dans son sens traditionnel, historiquement dépassé, qu'ont dénoncé avec vigueur les fondateurs du marxisme, celui d'une « construction spéculative » qui essaierait de se substituer à la science (ou aux sciences) politiques ou de se subordonner à celles-ci, ni dans le sens des préjugés positivistes qui proclamaient l'empirisme radical et la futilité de la philosophie. Elle trouve sa nécessité et sa justification comme réflexion sur la vie politique et, en même temps, sur la science (ou les sciences) politiques.

Quant au premier aspect, la philosophie politique est une méditation sur la signification du fait politique par rapport à l'homme et à sa condition, dans une interprétation globale de l'histoire. A ce titre, elle suppose une réflexion sur les valeurs, les buts et les options que l'action politique implique et réalise (20). Sa fonction est interrogative et critique en même temps que synthétisante et totalisatrice, et « sa matière première » est représentée tant par l'expérience directe que par l'expérience médiée du discours scientifique. Une philosophie qui ne serait pas liée organiquement au développement des sciences politiques se dégraderait inévitablement en une spéculation aride et stérile. Elle doit chercher, selon Eric Weil, à « faire voir dans chacune des parties du tout, le tout lui-même » (21). En fait la philosophie politique et les sciences politiques sont deux manières rigoureusement complémentaires d'aborder le politique et de le connaître rationnellement (22). En même temps elle distille et cristallise, à la lumière d'une conception générale du monde et de la vie — qui dans notre cas, est celle du marxisme — les valeurs qui dirigent, ou devraient diriger, la vie politique. La vocation humaniste de la philosophie (politique) marxiste réside précisément dans la consolidation (de concert avec la science politique) d'une action politique qui vise à diriger et à transformer la société dans le sens des valeurs du progrès historique.

Il est important de souligner que le système de valeurs promu par une certaine philosophie politique n'est pas et ne peut pas être étranger à la politologie (23). D'autant plus que pour devenir effective, la possi-

(20) Raymond POLIN, *op. cit.*, p. 47.

(21) Eric WEIL, *Philosophie politique*, Paris, Vrin, 1956, p. 9.

(22) Jean-William LAPIERRE, *Essai sur le fondement du pouvoir politique*, Paris, Editions Ophrys, 1968, p. 17.

(23) Jean-William LAPIERRE relève avec beaucoup de pertinence : « les essais tentés par les sociologues ou politologues contemporains, en dehors de la zone d'influence marxiste, pour construire un cadre théorique de la science politique, sont

bilité de collaboration entre la science et la politique doit être fondée par une réflexion qui aurait non seulement un caractère technique, mais substantiel : l'homme de science qui conseille l'homme politique devient *ipso facto* un homme politique (24). Pour nous, cela n'est pas une forme de « dégradation », comme on le croit parfois, parce que l'action politique doit être comprise et réalisée comme une tentative, sans cesse renouvelée et améliorée, d'atteindre un but supérieur, dans l'intérêt de l'homme et de la nation.

C'est dans cette double perspective que la philosophie politique aborde, par exemple, les problèmes de la nature et de la finalité du politique, de la légitimité des différents régimes politiques, du sens et des critères du progrès politique, des valeurs politiques spécifiques dans leurs corrélations avec d'autres valeurs historiques et généralement humaines.

Sous son deuxième aspect, la philosophie politique se concentre, comme méta-politique, sur la nature spécifique, les buts, les limites et les conditions de validité de la science (ou des sciences) politiques (25). Il est de plus en plus reconnu aujourd'hui par les penseurs et les gens de science d'orientations les plus diverses, que tout discours scientifique inclut nécessairement certaines prémisses philosophiques, que la science ne pourrait pas se développer sans l'aide de la philosophie. A fortiori, en va-t-il de même pour l'étude du phénomène politique qui pénètre toutes les sphères de la vie sociale et, engageant d'une manière décisive le destin de l'humanité, implique obligatoirement des prémisses philosophiques conscientes. Pour nous ce sont là autant de données de la philosophie marxiste. Cette thèse marxiste sur la liaison inévitable entre la conception philosophique et tout discours scientifique est encore confirmée, entre autres, par une analyse, si sommaire soit-elle, des principales orientations et des manières d'aborder (« approaches ») de la science politique contemporaine, qui établisse bien qu'à la base de chacune d'entre elles existe une certaine option philosophique (26).

---

dominés par les notions de *cohésion*, de *consensus*, d'*intégration*, d'*équilibre*. Ne serait-ce pas en vertu d'une philosophie politique implicite, qui accorde une valeur prépondérante à la stabilité de l'ordre social ? » (*Pour une théorie dynamique des changements politiques*, in *Revue Française de Science Politique*, mars 1961).

(24) U. MATZ, *Über die Bedingungen einer Kooperation von Wissenschaft und Politik*, in *Zeitschrift für Politik*, XV, 1, März 1968, pp. 14-38.

(25) Mais il faut qu'on reste conscient de la relativité de cette solution, dans le sens de sa dépendance à l'égard du développement futur du savoir scientifique. Parce que, comme on le constate dès maintenant, les préoccupations métathéoriques — comme c'est le cas aussi dans d'autres domaines — sont un terrain d'intersection entre la philosophie et la science politique, parce qu'elles représentent, d'une part, un niveau supérieur mais intrinsèque du discours scientifique, et d'autre part, parce qu'elles sont liées à la conception philosophique de la connaissance en général, ainsi qu'à ses différents compartiments.

(26) Cf aussi notre étude, *Réflexions sur le stade actuel de la théorie politique*, dans *La Revue de philosophie*, XVIII, 1971, 1, 17-26.

Pour le système des sciences politiques, ce rôle de « conscience critique » est exercé par la philosophie politique ; l'examen philosophico-méthodologique sur le discours politologique contribue d'une manière essentielle à la clarification « de la conscience de soi » de la science politique (27), sans bien sûr, le transformer d'une manière dogmatique, en un panacée, selon les remarques de E. Meehan (28).

Dans le domaine des sciences politiques, l'examen critique des différents « cadres conceptuels » proposés par les chercheurs, et contestés en d'interminables controverses par les théoriciens, est une tâche importante, nécessaire, passionnante et stimulante pour la recherche. La réaliser, implique l'établissement d'un dialogue permanent et vif entre le philosophe et le spécialiste (29). Voilà pourquoi paraît paradoxale cette situation où l'on dénonce le fondement incertain des formulations théoriques et l'insuffisance de l'appareil conceptuel par rapport à la complexité du phénomène politique actuel, tout en refusant le dialogue avec la philosophie politique et en lui contestant « le droit » de déceler les confusions d'idées et les erreurs de méthode dans les théories explicatives proposées (30).

Les fondateurs du marxisme ont souligné la nécessité impérieuse de prémisses philosophiques conscientes et déclarées pour mener la recherche scientifique dans le domaine du social. Lénine soulignait qu'on ne peut même pas avoir de connaissance scientifique réelle sans une théorie philosophique de la science. Aujourd'hui encore plus que par le passé, le besoin de philosophie ressenti par la nouvelle science n'est pas déterminé seulement par les attaques ou les déviations idéologico-philosophiques qui la menacent ou par les erreurs possibles d'une « mauvaise » philosophie, d'habitude implicite ou masquée ; elle est, comme le souligne à juste titre Althusser, un besoin interne, ressenti par la science elle-même, pour dépasser les limites théoriques auxquelles elle se heurte dans sa propre démarche et dans son propre domaine. Parce que certaines de ses limites théoriques dépendent, en dernière analyse, des catégories

---

(27) C'est ce que nous avons entrepris dans les chapitres de la deuxième partie de notre étude citée ci-dessus (supra, note 9).

(28) Eugène J. MEEHAN, *The Theory and Method of Political analysis*, Homewood (Illinois), The Dorsey Press, 1965, pp. V-VI.

(29) Cf Jean William LAPIERRE, *Essai...*, p. 21. Georges E. LAVAU (*Difficultés épistémologiques de la science politique*, dans Recherches et dialogues philosophiques et économiques, « Cahier de l'Institut des Sciences Economiques Appliquées », n° 79, avril 1959, p. 43) remarque avec pertinence : « Le politologue n'est pas philosophe et il ne mènerait à rien de mélanger les rôles. Mais lui, il peut utiliser la philosophie politique comme hypothèse générale, comme cadre de référence et de vérification pour ses propres tentatives d'élaboration de théories systématiques. »

(30) Cf Jean MEYNAUD, *Introduction à la science politique*, Paris, A. Colin, 1959, pp. 17-19.

philosophiques selon lesquelles la science doit penser ses nouveaux objets (31).

Puisque la philosophie politique — au moins la philosophie marxiste — ne peut être conçue, en ce qui concerne ses rapports avec les sciences politiques, dans une perspective théorique, qui doublerait, d'une manière spéculative, secteurs qui lui ont été successivement retirés et qui se sont constitués dans des disciplines spéciales, mais peut être conçue seulement dans une perspective d'intégration, la science politique n'a rien à craindre de la philosophie. De son côté, la philosophie politique ne doit pas se sentir frustrée par les progrès du savoir qui s'accumulent dans ce qui, par tradition, relève de sa problématique objectale. Car tout progrès de la connaissance doit représenter pour la philosophie une nouvelle exigence à intégrer, un champ d'engagement et de mise à l'épreuve. Et inversement, il est déterminant pour la recherche scientifique elle-même d'explicitier la philosophie, qui, dans son entreprise, est toujours active et présente. Entre la philosophie politique et les sciences politiques il y a donc une interdépendance nécessaire.

La philosophie politique représente ainsi un trait d'union, d'une part, entre la philosophie et les sciences politiques, et, d'autre part, entre la philosophie et l'action politique. Cette double vocation nous apparaît comme particulièrement nécessaire tant par rapport au stade actuel des sciences politiques — théoriques et praxologiques, que par rapport à la nécessité impérieuse, devant laquelle elle se trouve d'orienter la pratique politique, à une époque où se développent des confrontations aiguës et amples, concernant les voies actuelles et futures du développement social-politique de l'humanité.

Cette double vocation résulte de la nature même de la philosophie politique de notre temps, conçue comme une entreprise cognitive et valorisatrice ayant une ouverture égale vers la science (sur les résultats de laquelle elle peut fonder les valorisations et les hiérarchisations opérées) et vers l'action politique. C'est d'ailleurs ainsi que le marxisme conçoit la philosophie : engagée et dans le même temps ouverte aux informations de la science et aux contraintes de la « praxis », en fondant sa validité en égale mesure dans la science et dans la « praxis ».

---

(31) Louis ALTHUSSER, *Citindu-l pe Marx*, Bucuresti, Editura Politica, 1970, p. 311.

